

# Certaines n'avaient jamais vu la mer

JULIE OTSUKA - RICHARD BRUNEL

CRÉATION

14 ▶ 25  
JANV

**NOUS VOILÀ  
EN AMÉRIQUE,  
NOUS DIRIONS-NOUS,  
IL N'Y A PAS  
À S'INQUIÉTER.  
ET NOUS AURIONS TORT.**

PRESSE THEATRE DES QUARTIERS D'IVRY **Pascal ZELCER**  
+33 6 60 41 24 55 / [pascalzelcer@gmail.com](mailto:pascalzelcer@gmail.com) / [www.pascalzelcer.com](http://www.pascalzelcer.com)

PRESSE / COMMUNICATION COMEDIE DE VALENCE **Coline Loger**  
+33 4 75 78 41 77 / +33 6 03 43 77 21 / [colineloger@comediedevalence.com](mailto:colineloger@comediedevalence.com)



# MANUFACTURE DES ŒILLETS

M<sup>o</sup> Mairie d'Ivry - [www.theatre-quartiers-ivry.com](http://www.theatre-quartiers-ivry.com) - 01 43 90 11 11

# Certaines n'avaient jamais vu la mer

JULIE OTSUKA - RICHARD BRUNEL



adaptation et mise en scène **Richard Brunel**

texte de **Julie Otsuka** traduction française **Carine Chichereau**

Adapté du roman *The Buddha in the Attic* – The Marsh Agency Ltd, incorporating

Paterson Marsh Ltd and Campbell Thomson & McLaughlin Ltd - Copyright © Julie Otsuka, 2011

dramaturgie **Catherine Ailloud-Nicolas** scénographie **Anouk dell'Aiera**

costumes **Benjamin Moreau** son et musique originale **Antoine Richard**

lumières **Laurent Castaingt** vidéo **Jérémie Scheilder**

assistante à la mise en scène **Pauline Ringeade**

avec

**Simon Alopé - Mélanie Bourgeois - Youjin Choi - Yuika Hokama - Mike Nguyen - Ely Penh**

**Linh-Dan Pham - Chloé Réjon - Alyzée Soudet - Kyoko Takenaka - Haïni Wang**

et **Natalie Dessay**

## CONTACTS PRESSE

**Théâtre des Quartiers d'Ivry** > **Pascal Zelcer** 06 60 41 24 55 / [pascalzelcer@gmail.com](mailto:pascalzelcer@gmail.com) - [www.pascalzelcer.com](http://www.pascalzelcer.com)

**La Comédie de Valence** > **Coline Loger** > 04 75 78 41 77 / 06 03 43 77 21 / [colineloger@comediedevalence.com](mailto:colineloger@comediedevalence.com)

## CONTACT PRODUCTION - La Comédie de Valence

**Isabelle Nougier** > 04 75 78 41 71 / 06 12 81 23 87 > [isabellenougier@comediedevalence.com](mailto:isabellenougier@comediedevalence.com)

Production La Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche

Coproduction Festival d'Avignon ; Théâtre des Quartiers d'Ivry, Centre Dramatique National du Val-de-Marne

Avec le dispositif d'insertion de l'École du Nord, soutenu par la Région Hauts-de-France et la DRAC Hauts-de-France

*Certaines n'avaient jamais vu la mer* a été créée au festival Ambivalence(s) en mai 2018 et jouée au Festival In d'Avignon en juillet 2018.



*Certaines n'avaient jamais vu la mer* © Jean-Louis Fernandez



## DONNER LA PAROLE AUX INVISIBLES

Richard Brunel

Lorsque j'ai découvert le roman de Julie Otsuka, j'ai été saisi par l'émotion face à cet épisode méconnu de l'histoire américaine et par l'histoire de ces destins tragiques de femmes. Elles sont sur le bateau, si jeunes et si pleines d'espoir. Elles quittent définitivement le Japon pour rejoindre aux USA des hommes, leurs compatriotes exilés, qui, de lettre en lettre, leur ont décrit un monde idyllique, des épousailles harmonieuses, une vie de rêve en somme. Elles découvrent, en arrivant, le mensonge, l'imposture, le viol, le dur labeur dans les champs ou chez de riches Américaines. Désillusion, désespoir, résignation, loin de leur pays, loin de leur langue.

Elles tentent de survivre et de s'adapter, mettant au monde des enfants qui contrairement à elles sont américains, se comportent comme tels, étrangers à leur culture d'origine. Et puis survient Pearl Harbour. Les Japonais, de naissance ou d'origine, de première ou de seconde génération, deviennent les suspects, les ennemis de l'intérieur. On les cantonne, on les isole. Des camps sont construits, des trains y acheminent des familles entières. Sous les yeux des Américains, les Japonais disparaissent, laissant derrière eux les traces de leurs vies.

Au dernier chapitre du roman, Julie Otsuka suspend le récit des Japonaises, emportées loin de nous. Le chapitre attendu sur les camps n'est pas présent. Nous sommes, comme les Américains du dernier chapitre, renvoyés aux hypothèses, aux interrogations et à une certaine forme de stupéfaction ou de déni devant l'inimaginable. Nous subissons l'absence de ceux qui ont quitté le lieu où il était possible de vivre ensemble. Les Japonais deviennent des fantômes, des ombres, pour ceux qui sont restés, les voisins, les amis, les employeurs.

Dans ce texte, j'ai été saisi aussi par la façon dont cette langue précise, musicale, nous embarque dans une épopée ininterrompue, jusqu'au départ mystérieux, incompris, vers le destin voulu par les autorités américaines. Derrière le nous collectif, derrière le chœur apparent, c'est en réalité une choralité qui se déploie, celle de multiples individus dotés de noms, de micro-histoires, toutes différentes, toutes passionnantes. Julie Otsuka réussit l'exploit de dessiner, par ses mots, aussi bien des miniatures précises qu'un tableau gigantesque, les petites histoires dans la grande Histoire. C'est cela qui m'intéresse, cette parole donnée aux invisibles, cette individualité qui s'affirme à l'intérieur même d'une communauté. Je vais confier tous ces "je" à plusieurs actrices. Elles ne seront pas seulement des porte-voix, des porte-paroles, les témoins d'un temps révolu. Elles incarneront ces figures jusqu'à en faire des personnes. Face à elles, je vais placer plusieurs formes d'altérité. Des hommes, tour à tour maris, enfants ou employeurs. Et une femme, une Américaine, symbole d'une autre façon de se comporter, de s'habiller, de parler, de penser. Je souhaite sublimer la musicalité de la langue en l'ancrant résolument dans les corps, dans la force du mouvement, des actions et des relations. Je veux avant tout raconter une histoire, celle d'une époque douloureuse, d'un temps où tout à coup l'étranger ou le concitoyen d'origine étrangère, l'ami ou l'employé, est regardé avec méfiance ou sommé de prouver sa loyauté.





Femmes japonaises faisant la queue sur un bateau pour l'immigration – Angel Island © NARA



## ÉCRIRE LES HISTOIRES QUI DOIVENT ÊTRE ENTENDUES

Extraits d'une interview de Julie Otsuka par Bret Anthony Johnston,  
traduction Elise Rale

Bret Anthony Johnston : *Quel rôle joue l'espace dans votre écriture ?*

Julie Otsuka : L'espace était crucial, c'était presque un autre personnage du roman. Ces femmes arrivent dans un paysage qui ne ressemble à aucun autre endroit qu'elles ont vu auparavant. L'Amérique, pour elles, est complètement exotique, de tant de façons. Ma tâche était donc de faire en sorte que le paysage dans lequel j'ai grandi et que j'aime, le paysage que j'ai gravé dans mon esprit comme étant le monde, la Californie, de faire en sorte qu'il apparaisse de nouveau neuf et étranger, comme si je le voyais pour la première fois. Je devais montrer l'Amérique à travers leurs yeux. Ce qui voulait dire, avant tout, l'étendue de l'endroit, les hectares et les hectares de terres non cultivées, ce qui était impensable au Japon à cette époque. (Souvenez-vous qu'au début du vingtième siècle, le Japon était un pays de riziculteurs surpeuplé, ce qui est une autre raison pour laquelle les gens voulaient tellement quitter l'île, ils n'avaient plus de place). Et tout avait l'air différent pour elles, tout : les gens (si énormes et si pâles), les chevaux (deux fois plus gros que les chevaux au Japon), les immeubles (au Japon, les immeubles ne dépassaient jamais deux étages), les arbres (pas de bambou), les chaussures (si pointues)...

B.A.J. : *Qu'est ce que vous saviez de l'histoire avant de commencer ?*

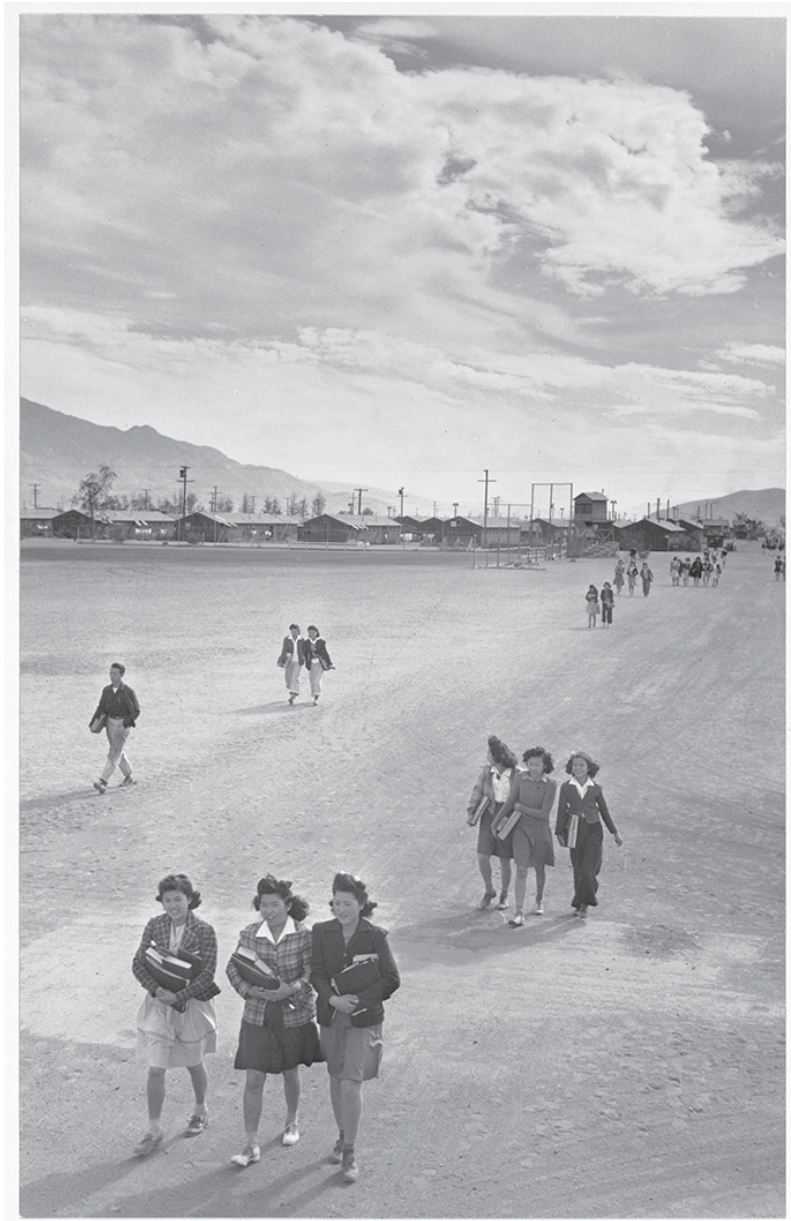
J.O. : Je connaissais mon début dès que j'ai commencé. Et la fin aussi. Le dernier chapitre était en fait tiré d'une partie non achevée de mon premier livre, qui parlait d'une famille américaine d'origine japonaise, envoyée dans les camps durant la Seconde Guerre mondiale. Je me suis souvent demandé ce que les voisins avaient pensé après leur départ. Étaient-ils soulagés de voir leurs voisins japonais partis ? Est-ce qu'ils leur manquaient ? Est-ce qu'ils pensaient qu'ils ne reviendraient jamais ? N'ont-ils même pas remarqué qu'ils étaient partis ? Cela faisait donc longtemps que je voulais écrire sur une ville « à l'instant après » – l'instant après la disparition des Japonais. Puis j'ai pensé que, si je le faisais bien, ça pouvait être la fin parfaite et inattendue pour mon nouveau roman. Mais c'est à peu près tout ce que je savais au début.

B.A.J. : *Quel est le rôle de l'écrivain dans le monde aujourd'hui ?*

J.O. : Je pense que le rôle de l'écrivain est de raconter à tout le monde les histoires qui doivent être entendues. De diffuser les nouvelles. Parce qu'en grandissant – en Californie, pas moins – je n'ai entendu aucune histoire sur les gens qui me ressemblaient. Ce qui est arrivé aux Américains d'origine japonaise pendant la Seconde Guerre mondiale n'était juste pas mentionné, ni dans les romans ni dans les livres d'histoire. Et même maintenant, ce n'est toujours pas enseigné dans les écoles. Parfois je me retrouve à parler à un groupe d'étudiants et ils me disent « Ça n'a pas vraiment eu lieu, hein ? C'est de la fiction ? Vous l'avez inventé ? » Ou « Je ne savais pas ». (Beaucoup d'adultes plus âgés me disent la même chose). Et je dois expliquer que non, je ne l'ai pas inventé, ça a vraiment eu lieu, juste ici, dans leur, dans notre propre pays, il n'y a pas si longtemps.

Ce qui a été le plus gratifiant – et qui a forcé l’humilité – pour moi en tant qu’écrivaine c’est qu’au fil du temps beaucoup d’Américano-Japonaises sont venues me voir pour me remercier d’avoir écrit sur leurs vies. Ce sont des gens, des personnes très très âgées, qui ont passé la plus grande partie de leur vie à ne pas dire un mot sur ce qui leur était arrivé pendant la guerre. C’est comme si la déportation n’avait pas eu lieu, ce qui est un genre terrible de négation. Parce que si personne n’en parle, alors ça n’est pas arrivé, et vous n’existez pas. Vous n’êtes personne. Et donc, j’imagine que mon rôle en tant qu’écrivain est de rendre ces personnes visibles – de leur donner une forme et une voix, et de raconter leur histoire au monde entier. Parce que, et je crois très fort en cela : le monde devrait savoir.

Et si en disant cela, je donne l’impression d’être quelqu’un que vous devriez lire, quelqu’un dont les livres « sont bons pour vous, que ça vous plaise ou non », ça ne me dérange pas. Parce que je n’écris pas pour être aimée. Je raconte simplement les histoires que je dois raconter avant que mon temps sur cette terre ne soit terminé. Je ne pense pas que je pourrais vivre avec moi-même autrement.



*School Children, Manzanar, California, 1943 © Ansel Adams*





## LA FORCE RÉCONCILIATRICE DE LA MÉMOIRE

Catherine Ailloud-Nicolas, dramaturge

Les premiers chapitres de *Certaines n'avaient jamais vu la mer* sont consacrés à l'histoire des héroïnes japonaises alors que le dernier se centre sur les Américains, représentants d'une altérité rarement aimée d'elles, souvent crainte voire détestée. Ce changement de point de vue est essentiel : en renversant la perspective, Julie Otsuka inscrit l'Histoire dans sa complexité. L'autrice ne vient pas ici raviver les blessures du passé, rouvrir les cicatrices, figer chaque communauté dans son rôle de victime ou de bourreau. Au contraire, le texte fait œuvre de réconciliation en suggérant que chacun aujourd'hui, aux Etats-Unis, est héritier de tous les personnages de cette histoire.

En devenant théâtrale, la parole se fait action. Le passé composé employé par les Japonaises s'ancre sur le présent de la confiance, celle d'une première personne du pluriel qui fédère la multiplicité des voix dans l'expérience douloureuse du passé, ou les fragmente en autant d'individualités, de différences, voire de désaccords. C'est le présent du témoignage de tous les rescapés de ce passé douloureux, de tous ceux qui n'ont pas pu s'exprimer d'abord et libèrent enfin leur parole. C'est le présent d'une mémoire transmise de génération en génération qui nous invite à une compassion d'autant plus forte que le récit s'incarne dans des corps. Nous revivons les destins qui progressivement échappent au passé, à l'Histoire, pour revivre, devant nous, grâce au présent du théâtre.

Pour rendre compte du point de vue de ses concitoyens, une Américaine, surgie du passé de la seconde guerre mondiale, se présente à nous, non pour rejouer l'Histoire mais pour nous prendre à témoin, directement. Une seule actrice succède au groupe des japonais, une seule voix nous parle mais une voix polyphonique, traversée, accompagnée par une multiplicité de discours divers qu'elle écoute ou relaie avec stupeur, sidération, méfiance. Une Américaine, spectatrice des fractures qui déchirent son peuple, auditrice des opinions, des discours des politiques, des analyses des médias. Le présent qui irrigue sa parole efface l'écart entre le temps du récit et le temps de l'énonciation, devient notre présent. Nous partageons les doutes et les colères de cette femme, nous reconnaissons ses espoirs en un avenir meilleur. Nous décryptons l'information et la désinformation, les théories du complot qui sèment le doute. Et alors que nous avons assisté au départ des Japonais, que nous savons où ils sont passés, nous nous taisons. Comme l'Américaine, nous n'interviendrons pas.

Deux présents, deux émotions, deux points de vue pour reconstituer la totalité et la complexité de l'Histoire, avant que des Japonaises, fantômes obstinés, rappellent qu'une nation trouve son unité, sa dignité, sa résilience, dans une mémoire assumée par tous.



*Certaines n'avaient jamais vu la mer* © Jean-Louis Fernandez



## LA PREMIÈRE NUIT

### *Certaines n'avaient jamais vu la mer* – Chapitre 2

Cette nuit-là, nos nouveaux maris nous ont prises à la hâte. Ils nous ont prises dans le calme. Avec douceur et fermeté, sans dire un mot. Persuadés que nous étions vierges, comme l'avait promis la marieuse, ils nous ont traitées avec les plus grands égards. Dis-moi si ça fait mal. Ils nous ont prises par terre, sur le sol nu du Minute Motel. En ville, dans les chambres de second ordre du Kumamoto Inn. Dans les meilleurs hôtels de San Francisco où un homme jaune était autorisé à pénétrer à l'époque. Au Kinokuniya Hotel. Au Mikado. À l'hôtel Ogawa. Nous leur appartenions et ils supposaient que nous ferions tout ce qu'ils nous demanderaient. S'il te plaît, tourne-toi vers le mur et mets-toi à quatre pattes. Ils nous ont prises par le coude en disant tranquillement : « Le moment est venu. » Ils nous ont prises avant que nous ne soyons prêtes et nous avons saigné pendant trois jours. Ils nous ont prises avec notre kimono de soie blanche relevé par-dessus la tête et nous avons cru mourir. J'avais l'impression d'étouffer. Ils nous ont prises avec gourmandise, voracité, comme s'ils attendaient ce moment-là depuis des siècles. Ils nous ont prises alors que nous souffrions toujours des nausées de la traversée, et que le sol tanguait encore sous nos pieds. Ils nous ont prises dans la violence, à coups de poing, chaque fois que nous tentions de résister. Ils nous ont prises alors que nous les mordions. Les frappions. Les insultions – Tu ne vaux même pas le petit doigt de ta mère – en appelant au secours (nul n'est venu). Ils nous ont prises alors que nous nous agenouillions à leurs pieds, face contre terre, en les suppliant d'attendre. Ne peut-on patienter jusqu'à demain ? Ils nous ont prises par surprise, car certaines d'entre nous n'avaient pas été informées par leur mère de ce qui les attendait précisément. J'avais treize ans et je n'avais jamais regardé un homme dans les yeux. Ils nous ont prises en nous priant d'excuser leurs mains calleuses, et nous avons tout de suite compris qu'ils étaient fermiers et non banquiers. Ils nous ont prises tranquillement, alors que penchées à la fenêtre nous admirions les lumières de la ville, en contrebas. « Es-tu heureuse ? » se sont-ils enquis. Ils nous ont attachées et prises face contre terre, sur le tapis usé qui sentait le moisi et les crottes de souris. Ils nous ont prises avec frénésie sur des draps aux taches jaunies. Avec aisance et sans histoires, car certaines d'entre nous avaient vécu cela bien des fois. Sous l'emprise de l'alcool. Avec brutalité, sans la moindre considération, en se moquant bien de nous faire mal. J'ai cru que mon vagin allait exploser. Ils nous ont prises alors même que nous serions les jambes en demandant : « S'il vous plaît, non. » En faisant très attention, comme s'ils risquaient de nous briser. Tu es si petite. Sans sentiment mais avec savoir-faire – Dans vingt secondes, tu vas perdre le contrôle – et nous avons su qu'il y en avait eu beaucoup d'autres avant nous. Ils nous ont prises alors que nous regardions le plafond, indifférentes, attendant que cela se termine, sans comprendre que cela durerait des années. Ils nous ont prises avec l'aide de l'aubergiste et de sa femme, qui nous tenaient par terre pour nous empêcher de fuir. Plus aucun homme ne voudra de toi quand il en aura fini. Ils nous ont prises à la manière dont notre père prenait notre mère chaque nuit dans la pièce unique de notre hutte au village : tout à coup, sans prévenir, au moment même où nous nous endormions. Ils nous ont prises à la lumière de la lampe. Au clair de lune. Dans l'obscurité, et nous n'y voyions rien. Cela a duré six secondes, puis ils se sont effondrés sur nous pleins de petits soupirs frissonnants, et nous avons pensé : Alors c'est ça ? Cela a duré des heures et nous savions que nous aurions mal pendant des semaines. Ils nous ont prises à genoux, cramponnées au bois de lit, en pleurs. Ils nous ont prises en concentrant leur attention avec férocité sur un mystérieux point du mur qu'eux seuls pouvaient voir. En nous murmurant sans cesse « Merci » dans un dialecte familier de Tohoku qui nous a tout de suite mises à l'aise.



*Certaines n'avaient jamais vu la mer* © Jean-Louis Fernandez



www.comedievalence.com  
direction : Richard Brunel

J'avais l'impression d'entendre mon père. Ils nous ont prises en criant dans un grossier patois d'Hiroshima que nous comprenions à peine et nous avons su que nous passerions le reste de notre vie avec un pêcheur. Ils nous ont prises debout, devant la glace, en insistant pour que nous regardions notre reflet. « Tu finiras par aimer ça », disaient-ils. Ils nous ont prises avec politesse, en nous tenant les poignets et en nous priant de ne pas crier. Avec timidité, beaucoup de difficulté, en se demandant comment faire. « Excusez-moi », disaient-ils. Et puis : « C'est vous, là ? » Et puis : « Aidez-moi », et nous l'avons fait. Ils nous ont prises avec des grognements. En grondant. Avec des cris, de longs gémissements. En pensant à d'autres femmes – nous le savions à cause de cette distance dans leur regard – et ensuite ils nous ont maudites quand ils se sont aperçus qu'il n'y avait pas de sang sur les draps. Ils nous ont prises avec maladresse, et nous ne les avons plus laissés nous toucher pendant trois ans. Ils nous ont prises avec plus de dextérité que jamais auparavant et nous avons su que nous les désirerions toujours. Ils nous ont prises et nous avons crié de plaisir, puis nous nous sommes couvert la bouche de honte. Ils nous ont prises en vitesse, de façon répétée, toute la nuit durant, et au matin, quand nous nous sommes réveillées, nous leur appartenions.





Salinas, Californie, 1942. Des déportés d'origine japonaise identifient leurs bagages avant d'être transférés dans un camp d'internement.  
*National Archives and Records Administration, États-Unis.*



## L'INTERNEMENT DES AMÉRICANO-JAPONAIS PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Par Francis McCollum Feeley (extraits de la *Revue française d'études américaines*)

L'histoire des Américano-Japonais avant la Deuxième Guerre mondiale se divise en trois étapes : D'abord, « la période de l'aventure », de 1869 à 1907, pendant laquelle les hommes venaient pour gagner de l'argent, toujours avec l'idée d'économiser, puis de retourner chez eux avec des économies pour mieux vivre au Japon.

La seconde période historique, « la période de l'établissement », dura de 1907 à 1924. C'est pendant cette époque que les ghettos japonais urbains se développèrent en Californie à cause des restrictions législatives sur le droit de propriété et que des milliers de femmes arrivèrent du Japon pour se marier avec des hommes célibataires déjà aux Etats-Unis. L'immigration des Japonais s'arrêta brusquement en 1924, avec loi sur l'immigration qui excluait catégoriquement toute immigration des Japonais aux États-Unis.

C'est le début de la troisième période des Américano-Japonais, « la période de la deuxième génération », de 1924 à 1941. Elle est caractérisée par la naissance des enfants dans les familles japonaises déjà établies aux Etats-Unis. Les historiens de cette époque parlent de la « génération manquée ». Ce n'est que dans les années vingt que les femmes japonaises aux États-Unis ont commencé à avoir des enfants, nés avec la nationalité américaine. Ainsi, entre la deuxième dénommée Nisei, née aux Etats-Unis, et la première génération, née au Japon, il y avait un décalage d'une génération. C'est à dire que le système économique-politique de l'immigration des Japonais aux Etats-Unis était tel que très peu d'enfants étaient nés dans les familles japonaises avant les années vingt. Par conséquent, en 1941, la communauté américano-japonaise se composait en grande majorité, soit de gens âgés et citoyens japonais, soit de mineurs, citoyens des Etats-Unis.

À cause de ce passé, en décembre 1941, quand le Japon attaqua Pearl Harbor, presque tous les citoyens américains d'origine ethnique japonaise étaient trop jeunes pour voter, et leurs parents âgés n'avaient pas le droit de vote à cause de leur nationalité étrangère. Cette situation politique était lourde de conséquences pour cette communauté exceptionnellement vulnérable.

Pendant l'hiver 1942, quelques semaines après que les États-Unis eurent déclaré la guerre au Japon, une nouvelle politique fut déclenchée contre la population américano-japonaise. Elle comporta trois étapes « l'évacuation », d'abord volontaire entre le 19 février et le 20 mars 1942, puis forcée par l'armée américaine après le 30 mars jusqu'à la première semaine de juin. À la date du 5 juin, à peu près 70.000 jeunes citoyens d'origine japonaise et quelques 42.000 Japonais, résidents de la Côte Ouest des Etats-Unis, furent incarcérés dans les camps de concentration. Les jours suivant l'attaque de Pearl Harbor, certains des Issei (les gens âgés et ayant une certaine autorité dans la communauté) furent arrêtés par la police et le Bureau fédéral d'Investigation (FBI) : les pêcheurs et les fermiers propriétaires de terres proches de l'océan, d'abord; puis les dirigeants de la communauté américano-japonaise. Les prêtres bouddhistes, les enseignants de langue et de culture japonaises, quiconque pouvant être considéré comme un dirigeant local traditionnel fut enlevé de chez lui et mis en prison pour être interrogé par les forces de sécurité. Tous les biens furent confisqués ; dès le début de la crise, ils furent séparés de leurs familles et de la communauté. Un des prétextes pour les arrestations, les expulsions, et l'incarcération des Américano-Japonais était qu'ils étaient en contact avec l'ennemi, et dans des actes de sabotage et d'espionnage à Pearl Harbor.



*Certaines n'avaient jamais vu la mer* © Jean-Louis Fernandez



www.comedievalence.com  
direction : Richard Brunel

## EXTRAITS DE PRESSE

« Richard Brunel restitue magnifiquement sur scène la dimension émotionnelle et la délicatesse du roman de Julie Otsuka. L'histoire en elle-même est d'une force inouïe... Sur le plateau du cloître des Carmes d'Avignon, qui a été habillé de grands rideaux blancs, ces voix multiples sont portées par sept comédiennes formidables... À elles s'ajoute Natalie Dessay, formidable elle aussi... Et les quatre comédiens qui endossent tous les rôles masculins ne sont pas en reste. Richard Brunel a conçu sa mise en scène de manière très cinématographique, jouant des temps et des lieux avec une grande fluidité. »

*Le Monde*

« Dans une mise en scène délicate et élégante, le directeur de La Comédie de Valence retrace le destin méconnu de ces émigrées japonaises devenues parias américaines. »

*Les Échos*

« Festival d'Avignon : Richard Brunel offre un tombeau aux Japonaises exilées. Le metteur en scène remémore l'histoire oubliée des femmes japonaises qui, des années vingt à la seconde guerre mondiale, vécurent dans une Amérique hostile... Par la prose poétique de Julie Otsuka, ces femmes reprennent place... Car la langue, ici, peut tout. En elle se loge l'exil, la domination et la résistance. »

*La Croix*

« L'histoire de ces jeunes Japonaises qui quittent leur pays bouleverse. Un travail choral clair, mené par une troupe de qualité et illuminé par l'apparition de Natalie Dessay, qui, décidément, est une excellente et fine comédienne. »

*Le Figaro*

« Un texte et une mise en scène dans un accord parfait. Un grand moment du In. »

*Culturebox*



## RICHARD BRUNEL.

### Metteur en scène

Après sa formation d'acteur à l'École de la Comédie de Saint-Étienne, il crée en 1993, avec un collectif, la Compagnie Anonyme, dont il devient le metteur en scène en 1995. Basée en Rhône-Alpes, la compagnie est en résidence au Théâtre de la Renaissance à Oullins de 1999 à 2002. Parallèlement, il poursuit sa formation auprès de Bob Wilson, Krystian Lupa, Alain Françon et Peter Stein. De 2004 à 2007, il est artiste associé au Théâtre de la Manufacture à Nancy.

En 2010, il est nommé directeur de La Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche.

Metteur en scène, ses projets de théâtre abordent le répertoire (Cyril Tourneur, Bertolt Brecht, Henrik Ibsen, Ödön von Horváth, Eugène Labiche), les écritures contemporaines (Peter Handke, Pauline Sales, Lioubomir Simovic), des adaptations de textes littéraires (Franz Kafka, Mikhaïl Boulgakov, Guy de Maupassant) des correspondances (Pier Paolo Pasolini, Anaïs Nin, Jacques Copeau, Hunter S. Thompson) ou encore des textes philosophiques (Gilles Deleuze), des textes poétiques (Maurice Blanchot, Jean Genet, Antonin Artaud) et scientifiques (Oliver Sacks). En 2011, il a mis en scène *Les Criminels* de Ferdinand Bruckner, spectacle qui a obtenu le prix Georges Lherminier du Syndicat de la critique.

À l'opéra, il a mis en scène Kurt Weill (2006), Franz-Joseph Haydn (2008), Philip Glass (2009), Benjamin Britten (2009), Léo Delibes (2010), Gaetano Donizetti (2011), la création mondiale *Re Orso* de Marco Stroppa à l'Opéra Comique (2012), Mozart (*Les Noces de Figaro*, Festival d'Aix-en-Provence 2012), Francis Poulenc (*Dialogues des Carmélites*, 2015) et à La Comédie de Valence et l'Opéra de Lyon, *Der Kaiser von Atlantis* de Viktor Ullmann (2012, repris en 2016). *Le Trouvère* de Verdi (2016) *Béatrice et Bénédict* de Berlioz (2016). A la rentrée 2017 il créera *La Traviata* de Verdi au Stadtheater de Klagenfurt avant de présenter une nouvelle version du *Cercle de craie* d'Alexander Von Zemlinsky à l'Opéra de Lyon en janvier 2018.

Au théâtre, il crée en 2013, *Le Silence du Walhalla* avec le Collectif artistique de La Comédie de Valence et *Avant que j'oublie* de Vanessa Van Durme, spectacle pour lequel elle est désignée Meilleure comédienne par le Syndicat de la critique. En 2014, il crée *La Dispute* de Marivaux, le premier épisode de *Docteur Camiski ou l'esprit du sexe* de Fabrice Melquiot et Pauline Sales, *Les Sonnets de Shakespeare* avec Norah Krief et la lecture de *L'Odeur des planches* de Samira Sedira avec Sandrine Bonnaire – dont la version spectacle sera créée l'année suivante. En 2015, il met en espace *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis et crée à l'automne *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès. Il crée lors de la 7<sup>e</sup> édition du festival Ambivalence(s) *Pas encore*, imaginé avec Samuel Achache et Mathurin Bolze. En novembre 2017, il crée *Dîner en ville* de Christine Angot.

En janvier 2014, il a été fait Chevalier des Arts et des lettres.





www.comedievalence.com  
direction : Richard Brunel

## JULIE OTSUKA

### Auteure

Julie Otsuka est née en 1962 en Californie et vit à New-York. Diplômée en art à l'université de Yale, elle abandonne finalement la peinture pour se consacrer entièrement à l'écriture.

Son premier roman, *Quand l'empereur était un dieu*, raconte l'internement des familles nippon-américaines pendant la Seconde Guerre mondiale. Traduit dans 11 langues, ce livre a été primé de très nombreuses fois. Dans cet ouvrage, Julie Otsuka nous livre l'histoire de ses grands-parents : son grand-père a été arrêté par le FBI qui le suspectait d'être un espion japonais après l'attaque de Pearl Harbour. Sa mère, son oncle et sa grand-mère ont passé trois ans dans un camp. Le *New York Times* a qualifié cette œuvre de « réussite manifeste, superbement nuancée » tandis qu'*USA Today* en parlait comme de « l'une des plus captivantes leçons d'histoire ». Le roman figure aujourd'hui sur la liste des livres à lire des étudiants en première année de 45 universités et établissements supérieurs aux États-Unis.

Son deuxième roman, *Certaines n'avaient jamais vu la mer*, raconte l'histoire de jeunes japonaises qui sur la foi d'une photo traversaient les océans au début du XX<sup>e</sup> siècle pour épouser des hommes qu'elles n'avaient jamais rencontrés. Dès sa sortie, il a été considéré comme un chef-d'œuvre. Il a reçu le très prestigieux PEN/Faulkner Award en 2011 et fut par ailleurs récompensé par le prix Femina étranger dès sa parution en France. Il a été traduit dans 22 langues et a figuré entre autres sur la liste du *New York Times Notable Book*, *Boston Global Best Book the Year* et dans le top 10 du magazine *Vogue*.

Les écrits de Julie Otsuka ont été publiés par Granta, Harper's, et figurent dans *100 Years of the Best American Short Stories 2012*, *The Best American Nonrequired Reading 2012*. Ils ont été enregistrés par la BBC Radio 4. C'est la première fois qu'une de ses œuvres est adaptée au théâtre.

# Certaines n'avaient jamais vu la mer

JULIE OTSUKA - RICHARD BRUNEL

## JANVIER

- Lu 14 **Certaines n'avaient jamais** ... 20h  
Ma 15 **Certaines n'avaient jamais** ... 20h  
Je 17 **Certaines n'avaient jamais** ... 19h  
Ve 18 **Certaines n'avaient jamais** ... 20h  
Sa 19 **Certaines n'avaient jamais** ... 18h  
Di 20 **Certaines n'avaient jamais** ... 16h  
Lu 21 **Certaines n'avaient jamais** ... 20h  
Ma 22 **Certaines n'avaient jamais** ... 20h  
Je 24 **Certaines n'avaient jamais** ... 19h  
Ve 25 **Certaines n'avaient jamais** ... 20h

## Lieu des représentations

### MANUFACTURE DES CÈILLETS

1 place Pierre Gosnat  
Ivry-sur-Seine - Métro ligne 7 Mairie d'Ivry

## Réservations > 01 43 90 11 11

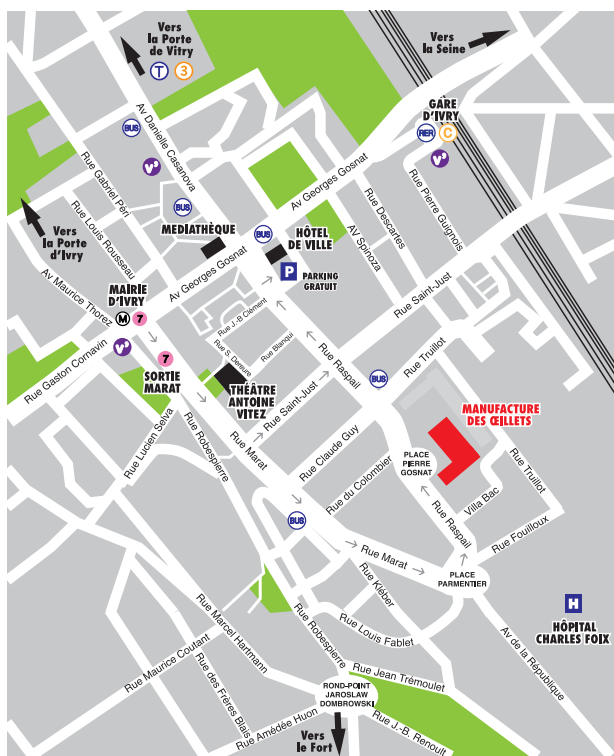
> reservations@theatre-quartiers-ivry.com  
> sur le site www.theatre-quartiers-ivry.com

## Tarifs

24 € tarif plein > 17€ 13€ 11€ 7€ tarifs réduits

## SPECTACLE EN TOURNÉE SAISON 18-19

- 19 au 24 juillet > 72e Festival d'Avignon  
14 au 25 janvier 2019 > Théâtre des Quartiers d'Ivry, CDN du Val-de-Marne  
30 au 2 février 2019 > La Comédie de Valence, CDN Drôme Ardèche  
13 au 15 mars 2019 > Théâtre Dijon Bourgogne, CDN de Dijon



STATION MAIRIE D'IVRY  
Sortie Rue Robespierre ou Marat



STATION MARYSE BASTIE  
25 min à pied



STATION IVRY-SUR-SEINE  
(trains Mona, Romi, Gota, Nora)  
sortie centre-ville



LIGNES  
125, 132, 182 et 323  
(arrêt Saint Just)



trois stations à proximité



en voiture  
périphérique sortie Porte d'Ivry  
direction Ivry centre-ville  
stationnement gratuit le soir  
sur le parking de l'Hôtel de ville

## CONTACTS PRESSE

Théâtre des Quartiers d'Ivry > Pascal Zelcer 06 60 41 24 55 / pascalzelcer@gmail.com - www.pascalzelcer.com  
La Comédie de Valence > Coline Loger > 04 75 78 41 77 / 06 03 43 77 21 - colineloger@comedievalence.com

## CONTACT PRODUCTION

### La Comédie de Valence

Isabelle Nougier > 04 75 78 41 71 / 06 12 81 23 87 > isabellenougier@comedievalence.com